Pourquoi les cerises ….?

5 mars 2023

Pourquoi les cerises les plus brillantes, les plus joufflues, les plus désirables, sont-elles toujours situées à l'extrémité des hautes branches et non à portée de main du cueilleur alléché ? Cette interrogation va bien au-delà de l'aimable divertissement intellectuel. Elle nous interpelle sur le désir. Dans un premier temps, le constat dépité du gourmand serait susceptible de nous conduire à formuler deux hypothèses explicatives. Soit il existerait un ordre supérieur (divin?) disposant les plus belles cerises aux endroits les plus inaccessibles. Soit, à l'inverse, ce serait la difficulté d'accéder aux fruits qui, exacerbant notre désir, parerait des plus beaux atours cerises, pommes ou mûres lointaines. Nous poursuivrons sous peu cette réflexion mais, quoi qu'il en soit de cette alternative, l'auteur de ces lignes peut témoigner de ce que le résultat d'efforts acharnés pour atteindre les emplacements les plus difficiles se révèle presque toujours décevant. Voire même frustrant lorsqu'il s'agit de mûres hautement perchées au fond d'un roncier épais, pour l'acquisition desquelles on se sera profondément labouré mollets et avant-bras. Nonobstant l'influence du rayonnement solaire sur les fruits bien exposés, il s'avère généralement que, une fois rejoint le seau ou le panier, la récolte fait bien plus grise mine, paraissant déterminée à ne pas tenir les promesses qu'elle nous faisait tout là-haut, dans la belle lumière du matin. Ce n'est pas la lumière qui a changé, c'est notre regard sur l'objet du désir.

> *Tout se réduit en somme au désir et à l'absence de désir. Le reste est nuance.*
>
> *Emil Michel CIORAN*

Le désir se situe au cœur de la dynamique humaine. L'humain

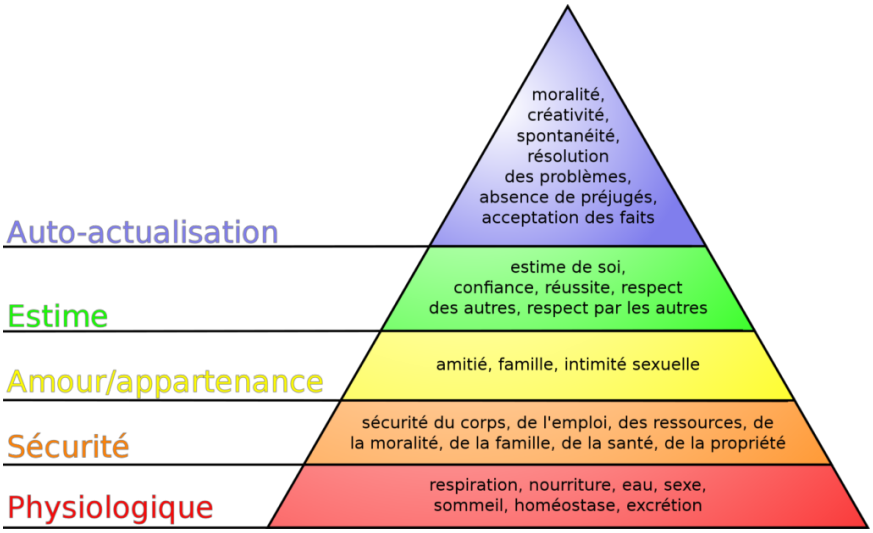
serait-il un animal désirant ?, une interrogation qui nous renvoie à notre récent parcours de réflexion, où nous avons vu l'humain, animal parmi les animaux, vivant au sein du vivant, se définir également par des spécificités, que nous avons entrepris de mettre au jour. L'animal en effet connaît le besoin et non le désir, même si nous apporterons plus loin quelques nuances à cette affirmation. Nous voilà donc embarqués dans une suite du précédent épisode, mais pas que. Car si nous établissons le désir comme spécificité humaine, la préoccupation conséquente ne serait-elle pas de connaître l'origine de nos désirs. A qui appartiennent nos désirs ? Le succès du neuromarketing suffirait déjà à valider l'intérêt de la question mais nous tenterons de ne pas en rester à ce seul constat. Devons-nous nous considérer comme esclaves de désirs qui nous seraient en quelque sorte 'imposés de l'extérieur' ? On le voit, c'est la question de l'autonomie de l'individu qui se profile derrière le sujet du jour. Enfin, et clairement last but not least, nous n'éviterons pas la question qui tue : ce monde du désir exacerbé dans lequel nous évoluons depuis quelques générations et qui aujourd'hui exhibe largement ses limites en termes tant d'insoutenables externalités que de rareté des ressources, comment nous a-t-il transformés, façonnés, amputés ? Et comment y échapper, si tant est qu'il soit possible de fuir ?…

Besoin vs désir

Le désir constitue en quelques sorte le fond de commerce de la psychanalyse. Sur ce terrain, les spécialistes se livrent depuis toujours, en tout cas depuis l'an 01 de l'ère freudienne, à des exégèses multiples, querelles de clochers, chicaneries et guerres fratricides … dans lesquelles nous les laisserons volontiers mariner. Nous en resterons dès lors au constat qui semble leur être commun, énoncé à propos des conceptions de Jacques LACAN: «(…) le besoin et le désir doivent se voir sur deux niveaux. Le premier, le besoin, est un héritage animal de l'Homme, qui, comme tout animal, éprouve

des nécessités biologiques, vitales. Au second niveau, le désir, est propre à l'espèce humaine, et ce désir va au-delà de la recherche du simple bien-être organique. Selon l'approche lacanienne, la demande se situe entre le besoin et le désir, entre la nécessité biologique du besoin et la « contingence » toute relative du désir (source). Pour le monde de la psychanalyse, l'humain semble donc bien être un animal désirant. Il apparaît dès lors prometteur de nous attacher dans un premier temps à la confrontation de ces deux concepts:besoin et désir.

D'une façon très générale, le besoin se définit comme une « situation de manque ou (la) prise de conscience d'un manque ». Un terme bien relatif donc puisque la définition du manque peut amplement varier selon les époques, cultures ou individus, voire chez le même individu selon les circonstances (les 18 degrés qui règnent dans la maison ensoleillée le matin paraîtront tout à fait confortables alors que la même température, au cours d'une soirée pluvieuse, paraîtra manquer de confort thermique – besoin – et suscitera le désir d'une belle petite flambée). D'aucuns ont tenté de mettre un peu d'ordre dans cette relativité, nous le verrons au paragraphe suivant. Scientifiques, écrivains et philosophes ont disserté ad nauseam sur le sujet. S'il nous faut à notre tour l'aborder, ce serait, nous l'avons dit, dans la logique de la distance entre besoin et désir. La définition du désir comme « action de désirer; aspiration profonde de l'homme vers un objet qui réponde à une attente », même si elle se révèle quelque peu pléonastique, nous interpelle néanmoins en ce qu'elle attire notre attention sur les deux éléments constitutifs du désir, à savoir la tension (attente) et l'objet (qui peut être pris au sens très large du terme puisque l'objet du désir peut être un(e) partenaire sexuel(le), la dernière liseuse ou montre connectée ou encore le poste situé juste au-dessus du mien dans la hiérarchie professionnelle). Nous reviendrons un peu plus loin sur ces composantes essentielles du désir.



La pyramide des besoins d’Abraham MASLOW (source)

Le sens commun, dualiste invétéré, considère le besoin comme relevant de la nature

, tandis que le désir serait d’ordre culturel. Le besoin serait une sorte de néce

ssité naturelle commune, vulgaire, tandis que le désir ressortirait du luxe, de

la distinction spirituelle. Dès lors le besoin pour rait en quelque sorte être décr

it
co
mm
e
in
no
ce
nt
et
li
mi
té
(s
at
ié
té
)
ta
nd
is
qu
e
le
dé
si
r
ne
co
nn
aî
tr
ai
t
au
cu
ne
li

mi
te
et
se
pr
êt
er
ai
t
dè
s
lo
rs
au
ss
i
bi
en
au
ma
l
qu
’a
u
bi
en
(p
er
ve
rs
io
ns
,
dé
si
r
de

l’interdit, etc), nécessitant par conséquent d’être traité d’un point de vue mo

ra
li
st
e.
Pa
ra
ng
on
en
la
ma
ti
èr
e,
la
py
ra
mi
de
de
Ma
sl
ow
in
st
au
re
un
e
hi
ér
ar
ch
ie
de
s
be

soins dont le caractère relatif, contingent, saute aux yeux, énonçant clairement

nt les limites de l’exercice. Cette pyramide semble plutôt nous renseigner sur le

s valeurs partagées par l'entourage social d'Abraham MASLOW dans les années 19

Laissons donc les psychologues dits humanistes à leur positivité sirupeuse. Si le sens commun nous paraît une nouvelle fois trop proche du plus petit dénominateur (très relativement) commun, peut-être pourrions-nous chercher satisfaction (de notre désir de compréhension) chez les anciens, en particulier ceux qui ont constitué l'épine dorsale de la pensée humaniste ?

> *Mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires, consiste, principalement, en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes ; au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que, bien qu'elles aient aussi des passions, et même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours la maîtresse, et fait que les afflictions même leur servent, et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dès cette vie.*
>
> *René Descartes, Correspondance avec Elisabeth*

> *En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étaient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resterait oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos désirs s'étendaient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action l'âme cependant restera paisible, et que*

l'homme se trouvera bien ordonné.

Jean-Jacques Rousseau, Émile, Livre II.

Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux

Jean-Jacques Rousseau : Julie ou La Nouvelle Héloïse, VI° Partie, Lettre VIII.

Nous ne progressons pas vraiment, hélas. Il semble que dans cette direction nous allions droit vers la petite morale humaniste ordinaire, confite de myopie intéressée, d'entre soi satisfait revêtu des habits d'une tolérance hypocrite et de juste milieu mielleux. Nous allons bien vite nous ennuyer à mourir, je le sens ! Et si nous hissions notre réflexion à un niveau logique supérieur ? En effet, dans cette quête relative à notre désir, nous nous sommes penchés sur le terme 'désir', mais avons du coup zappé l'adjectif possessif 'notre'. Sommes-nous si certains que nos désirs sont bien nos désirs ?

A qui appartiennent nos désirs ?

Dressons d'abord le co

Comment voyons-nous une voiture ? Comme nous avons appris à la voir. Dans le post 'Tomber dans les étoiles'.

ns
ta
t
qu
e,
s’
il
es
t
un
do
ma
in
e
où
s’
ex
er
ce
l’
ex
pe
rt
is
e
du
dé
si
r,
pl
us
pa
rt
ic
ul
iè
re

me
nt
de
l’
ap
pr
op
ri
at
io
n
du
dé
si
r
d’
au
tr
ui
,
c’
es
t
bi
en
l’
ac
ti
vi
té
co
mm
er
ci
al
e,
pu

is
qu
’i
l
s’
ag
it
à
la
ba
se
d’
of
fr
ir
à
un
e
de
ma
nd
e
un
e
ré
po
ns
e
mo
nn
ay
ab
le
.
Un
e
de

ma
nd
e,
do
nc
un
dé
si
r.
Un
dé
si
r
qu
i
se
ré
vè
le
gr
an
de
me
nt
à
la
me
rc
i
du
po
rt
eu
r
de
l’
of

fr
e.
De
pu
is
le
bo
ni
me
nt
eu
r
de
fo
ir
e
ju
sq
u’
au
x
al
go
ri
th
me
s
pu
bl
ic
it
ai
re
s
de
Go
og

le
,
to
ut
e
po
ss
ib
il
it
é
de
pe
rs
ua
de
r
un
êt
re
hu
ma
in
qu
’i
l
ne
po
ur
ra
tr
ou
ve
r
la
pa
ix

de
l’
es
pr
it
ta
nt
qu
’i
l
n’
au
ra
pa
s
ac
qu
is
te
l
ob
je
t
(a
u
se
ns
le
pl
us
la
rg
e
du
te
rm
e,

ai
ns
i
qu
e
no
us
l’
av
on
s
dé
jà
pr
éc
is
é)
,
au
qu
el
il
ne
so
ng
ea
it
pe
ut
-
êt
re
pa
s
de
ux
mi

nu
te
s
pl
us
tô
t,
vo
ir
e
do
nt
il
n’
au
ra
it
ja
ma
is
so
up
ço
nn
é
l’
in
té
rê
t
ni
pe
ut
-
êt
re
mê

me
l’
ex
is
te
nc
e
au
pa
ra
va
nt
d’
ai
ll
eu
rs
,
au
ra
ét
é
re
ch
er
ch
ée
,
an
al
ys
ée
,
ex
pl
oi
té

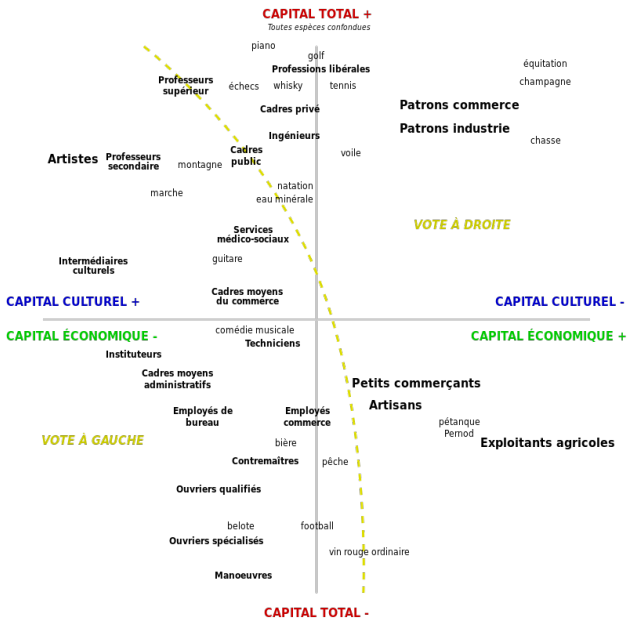
e.

Nous sommes dès lors tentés d'examiner le désir à la lumière de l'objet sur lequel il se porte. Gardons-nous d'abord de considérer l'objet (dans son rapport au désir) comme un existant autonome rationnellement défini. Jean BAUDRILLARD, dans les années 70, a méticuleusement décrit et analysé ce qu'il a dénommé 'le système des objets, pour en conclure que ceux-ci constituent un système cohérent basé sur leur fonctionnalité, étant entendu que la fonctionnalité de l'objet « ne qualifie nullement ce qui est adapté à un but, mais ce qui est adapté à un ordre, à un système ». Dans celui-ci, « la matérialité des objets n'est plus directement aux prises avec la matérialité des besoins » mais passe par la médiation de la fonctionnalité, donc de leur intégration au système. Ce système détermine la fonction sémiotique de l'objet, qui se substitue à sa valeur propre. C'est ainsi que l'objet devient objet de consommation. « Pour devenir objet de consommation, il faut que l'objet devienne signe » (Le système des objets, Gallimard, 1968).

Déroulant nos existences dans un monde saturé d'objets, nous sommes immergés dans les signes, donc dans des relations entre émetteur et récepteur du message. Nous rejoignons ici René GIRARD, pour qui tout désir est imitation du désir d'un autre. Agrégeant la propension humaine à l'imitation (la mimesis d'Aristote) et le schéma freudien du désir, René GIRARD introduit le concept de désir mimétique, celui-ci se définissant comme « (…) l'interférence immédiate du désir imitateur et du désir imité. En d'autres termes, ce que le désir imite est le désir de l'autre, le désir lui-même ». (source)

L'influence mimétique se trouvera surdéterminée lorsque l'autre sera revêtu d'un certain prestige (économique, culturel, hiérarchique, etc.). C'est bien le fondement du concept d'« influenceur/ceuse » sévissant sur les réseaux sociaux puisqu'il s'agit d'exercer une influence sur nos

désirs. Emprise ô combien puissante puisque, nous le verrons plus loin, le versant narcissique du désir de l’objet trouve un écosystème idéal dans ces dispositifs conçus aux fins d’exploitation des failles égotiques de l’individu. Autre exemple, le rituel du shopping, dont le caractère collectif est évident, mêlant hésitations, allers-retours et usage intensif du smartphone, illustre le désir du partage du désir, celui-ci se substituant à l’objet comme but.



Le désir, par le biais de la consommation, organise les groupe

représentation schématique: espace social, capital culturel et capital social, orientation des choix de consommation (désirs) au regard des catégories sociales (à l’époque!). (source)

s
so
ci
au
x,
tr
aç
an
t
le
s
li
mi
te
s
qu
i
le
s
sé
pa
re
nt
,
ét
ab
li
ss
an
t
de
s
hi
ér
ar
ch
ie

s.
« Porter un tailleur en tweed, conduire un 4×4 ou opter pour les couches lavables

plutôt que je tables est plus qu’une simple question de « choix » ou de niveau de reve

nu
.
Ce
s
pr
at
iq
ue
s
re
nv
oi
en
t
à
de
s
ob
li
ga
ti
on
s
so
ci
al
es
,
de
s
no
rm
es
de
co
ns
om

mation propres à chaque groupe auxquelles les individus se conforment ou cherchent

t
à
s’
ém
an
ci
pe
r
»
(Hélène DUCOURANT, Comment la consommation contribue à fabr

iq
ue
r
de
s
gr
ou
pe
s
so
ci
au
x,
ja
nv
ie
r
20
23
).
Le
ju
ge
me
nt
qu
e
no
us
po
rt
on
s
su
r
l’
ob

jet, son caractère plus ou moins désirable à nos yeux, contribue à la distinct

io
n
de
s
cl
as
se
s
so
ci
al
es
av
er
ti
ss
ai
t
dé
jà
le
so
ci
ol
og
ue
Pi
er
re
BO
UR
DI
EU
il
y
a
qu

arantean s dans ‘La distinction. Critique sociale du jugement‘.

Ayant glissé du désir à l’objet du désir, l’objet, nous devons également brosser le tableau (qui nous permet de mesurer à nouveau la centralité du thème du désir dans nos questionnements) de l’effet-retour de notre désir, à savoir dans quelle mesure et à quelle profondeur nous sommes impactés par les objets désirés.

Ce que nous font les objets

Le diable introduisant au paradis terrestre le désir de l’objet / de la connaissance. Max Beckmann, Adam und Eve, (1917). Public domain, via Wikimedia Commons

Rappelons d’abord cet énoncé formulé dans l’article précédant au départ

d’une approche systémique des interdépendances entre êtres vivants. « Toute ex

istence, le simple fait d’être présent à la vie, vu le système complexe dans lequel pr

en
ne
nt
pl
ac
e
le
s
re
la
ti
on
s
en
tr
e
vi
va
nt
s,
qu
e
ce
so
it
ic
i
et
ma
in
te
na
nt
ou
ai
ll
eu

rs et/ou dans l’avenir, pèse sur d’autres existences, humaines ou non (à la limite

:
toutes les autres existences). Tout comme (toutes) les autres existences (humai

nes ou non) pèsent sur la mienne. Il nous faut donc voir un réseau de responsabilité da

ns le qu el l’ êt re co ns ci en t et em pa th iq ue ve il le ra à ré du ir e au ta nt qu e po ss ib le la

souffrance de l’autre (pris au sens large). Par analogie à la notion d’empreinte

écologique, nous pourrions évoquer l'**empreinte de l'objet,** la trace qu'il impr

imeenadvenant,nonseulementdeparlesressourcesqu'ilsestnécessairedemo

bi
li
se
r
po
ur
le
co
nc
ev
oi
r,
le
pr
od
ui
re
,
as
su
re
r
so
n
fo
nc
ti
on
ne
me
nt
,
gé
re
r
se
s

extérnalités, et enfin sa fin de vie, mais également de par son poids dans la stru

ct
ur
at
io
n
de
no
s
ex
is
te
nc
es
,
da
ns
no
s
re
la
ti
on
s
av
ec
no
s
se
mb
la
bl
es
,
le
s
va
le

ur
s
qu
e
no
us
pa
rt
ag
eo
ns
,
no
s
ém
ot
io
ns
,
no
s
at
te
nt
es
et
in
fi
ne
l’
or
ie
nt
at
io
n
to

uj
ou
rs
re
no
uv
el
ée
de
no
s
dé
si
rs
.

Constatons ensuite qu'il se trouve des objets-cliquets ou objets déterminants, des objets dont l'adoption rendra toute marche arrière très délicate et/ou déterminera nécessairement l'adoption d'autres objets, structurera (directement ou indirectement) les modes de vie individuels ou collectifs, voire déterminera divers choix sociétaux. Ivan ILLICH a bien mis en évidence ces déterminations, en parlant de monopole radical (d'un type d'objet et donc, généralement, d'un secteur économique).

Source inconnue.

Ainsi, au cours de la seconde moitié du XXème siècle, d’où nous parle Ivan ILLICH,

l’automobile non seulement s’est emparée de la majeur partie des besoins en dépl

acement (ce qu’il appelle ‘le transit’), mais a tout autant modelé l’organisati

ontant de l’espace – en accroissant considérablement les distances à parcourir

dans les activités quotidiennes (distances entre lieu de résidence, de travail, de

loisir, écoles, centres commerciaux) que du temps (surcharged’activités à ré

aliser sur une journée, cumul de plusieurs emplois à temps partiel), de manièr

e
te
ll
e,
si
ra
di
ca
le
me
nt
do
nc
,
qu
e
ce
re
mo
de
la
ge
em
pê
ch
e
‘d
e
fa
ct
o’
(o
u
en
to
ut
ca

s
re
nd
ex
tr
êm
em
en
t
di
ff
ic
il
e)
to
ut
e
ré
vi
si
on
de
ch
oi
x.
Il
es
t
ef
fe
ct
iv
em
en
t
de
ve

nu
im
po
ss
ib
le
de
ré
al
is
er
su
r
un
e
jo
ur
né
e,
à
pi
ed
ou
à
vé
lo
,
un
en
se
mb
le
de
tâ
ch
es
qu

otidiennes programmées dans le cadre d’une existence basée sur la disponibilit

é
d’
un
e
vo
it
ur
e.
L’
ab
an
do
n
de
ce
ll
e-
ci
au
pr
of
it
d’
un
au
tr
e
mo
de
de
tr
an
si
t
ex
ig
er

ait
donc
une
remise
à
plat
de
nombreux
choix
de
vie
(individuels
mais
aussi
collec

tifs : construction d’infrastructures par exemple).

Nous pouvons nous livrer à ce même exercice à propos de l’emprise de l’ordiphone (dit ‘smartphone’) sur nos existences, remplaçant en quelques années (dès 2014), non seulement le téléphone fixe ou le portable classique (gsm) mais également d’autres outils (carte géographique, répertoire, etc. remplacés par les applications dédiées) au point que le 6 février est devenu la ‘journée sans portable’ , qu’il s’avère en pratique très difficile de vivre sans cet appareil, ne serait-ce que pour accomplir des démarches bancaires ou administratives (on voudra bien se rappeler comment notre ordiphone avait été détourné par le gouvernement

comme outil d’apartheid durant la pandémie de covid) et que la vie sociale de la plupart de nos congénères connaîtrait un terrible collapsus (pour quelques jours sans doute) si d’un instant à l’autre le smartphone devait disparaître de leur existence.

> *Toute société qui impose sa règle aux modes de déplacement opprime en fait le transit au profit du transport. Partout où non seulement l’exercice de privilèges, mais la satisfaction des plus élémentaires besoins sont liés à l’usage de véhicules surpuissants, une accélération involontaire des rythmes personnels se produit. Dès que la vie quotidienne dépend du transport motorisé, l’industrie contrôle la circulation. Cette mainmise de l’industrie du transport sur la mobilité naturelle fonde un monopole bien plus dominateur que le monopole commercial de Ford sur le marché de l’automobile ou que celui, politique, de l’industrie automobile à l’encontre des moyens de transport collectifs. Un véhicule surpuissant fait plus: il engendre lui-même la distance qui aliène. A cause de son caractère caché, de son retranchement, de son pouvoir de structurer la société, je juge ce monopole radical.*
>
> *Yvan ILLICH, Énergie et équité*

Ces exemples nous amènent

Diagnostic radical, solution définitive. (source inconnue)

t
à
pe
ns
er
qu
e
le
s
ob
je
ts
no
us
po
ss
èd
en
t
au
mo
in
s
au
ta
nt
qu
e
no
us
le
s
po
ss
éd
on
s,

non seulement du fait de leur prégnance sur notre dynamique psychique, ainsi qu

e
no
us
l’
av
on
s
vu
pr
éc
éd
em
me
nt
,
ma
is
to
ut
au
ta
nt
pa
r
l’
in
fl
ue
nc
e
dé
te
rm
in
an
te
qu

’ils peuvent exercer sur la structuration, y inclus sur le long terme, de notre ex

istence.

Des mythes et du mythe’, une première réflexion dans l’article ‘Pilule bleue ou pilule rouge’.

L’objet reste aujourd’hui encore, bien évidemment, un sujet d’inté

rêt pour sociologues, anthropologues et philosophes. Sa centralité dans le monde co

nt
em
po
ra
in
et
se
s
im
pa
ct
s
su
r
no
tr
e
im
ag
in
ai
re
,
no
tr
e
vi
si
on
du
mo
nd
e,
no
s
my
th

es
ou
no
tr
e
ra
pp
or
t
à
l’
au
tr
e
(h
um
ai
n
et
no
n-
hu
ma
in
),
su
sc
it
en
t
un
e
pr
od
uc
ti
on

dont j'en visage rai même pas de rendre compte. Deux ouvrages parus récemment me

permettront de faire l’impasse sur un tel pensum. Après Manuel CHARPY et Gil BA

RT
HO
LE
NS
(L
’é
tr
an
ge
et
fo
ll
e
av
en
tu
re
du
gr
il
le
-
pa
in
,
de
la
ma
ch
in
e
à
co
ud
re
et
de

ceux qui s’en servent, Premier Parallèle, 2021) d’un côté, de Jeanne GUIEN (Leco

nsumérisme à travers ses objets, Éditions Divergence, 2021) de l’autre, nous me

tt
ro
ns
en
év
id
en
ce
tr
oi
s
fo
nc
ti
on
s
la
te
nt
es
(c
’e
st
-
à-
di
re
no
n
co
ns
ti
tu
ti
ve
s
de

notre désir) de l’objet. Le terme de ‘fonction’ n’est pas à considérer dans un sens

té
lé
ol
og
iq
ue
(l
’o
bj
et
x
n’
a
pa
s
ét
é
in
st
au
ré
po
ur
su
sc
it
er
l’
ef
fe
t
y)
ma
is
pl
ut
ôt

comme une « activité déterminée dévolue à un élément d’un ensemble ou à l’ensemb

le lui-même » , un effet structurant et autoentretenu en quelque sorte. Nous no

te
ro
ns
en
gu
is
e
de
li
mi
na
ir
e
qu
e
le
s
ob
je
ts
n’
ap
pa
ra
is
se
nt
pa
s
su
r
le
ma
rc
hé
se
ul

ement parce qu’ils sont devenus techniquement réalisables mais d’abord parce

qu
’i
ls
s’
in
tè
gr
en
t
da
ns
un
en
vi
ro
nn
em
en
t
so
ci
o-
éc
on
om
iq
ue
(u
ne
in
té
gr
at
io
n
dé
jà

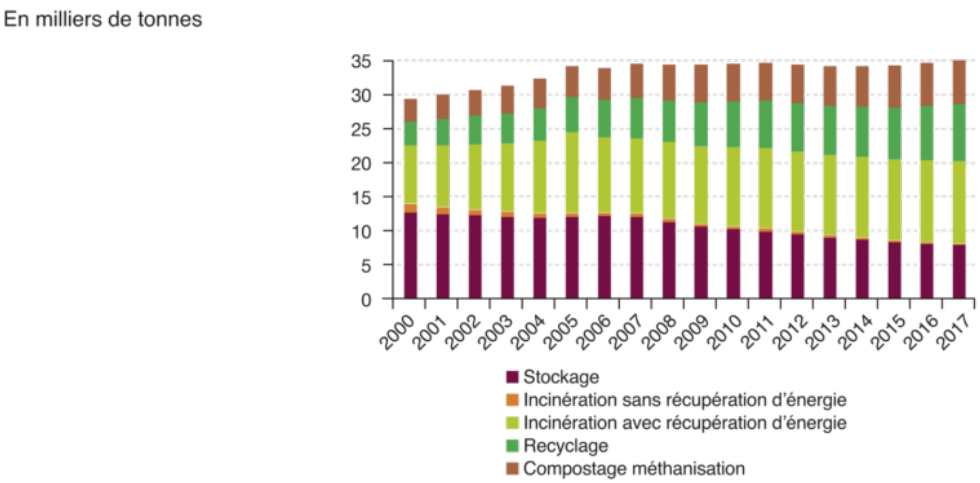
évoquée plus haut dans le système des objets de Jean BAUDRILLARD). Ainsi, le globe

t
je
ta
bl
e
s’
in
sè
re
da
ns
la
mo
di
fi
ca
ti
on
de
s
co
mp
or
te
me
nt
s
al
im
en
ta
ir
es
(f
as
t-
fo

od
),
l’
év
ol
ut
io
n
de
s
ra
pp
or
ts
en
tr
e
vi
e
pr
iv
ée
et
vi
e
pr
of
es
si
on
ne
ll
e,
et
c

Les fonctions latentes de l'objet

La première fonction de l'objet que nous retiendrons de ces études est celle de l'**opacification de notre relation à l'autre (humain et non-humain) et au monde**. Celle-ci se joue d'abord sur le volet technique de l'objet. On ne le voit pas, caché derrière un design hermétique, on le comprend moins encore, mais cette opacité est généralement déguisée en une ergonomie rendant l'usage de l'objet d'une facilité minimaliste : presser le bouton 'on'. Nous avons affaire à une boîte noire ; nous ne sommes en fait pas si éloignés de la magie. La poubelle, jusqu'à l'avènement de l'ère du tri, faisait miraculeusement disparaître le déchet, qui cessait d'exister une fois avalé par la boite à ordures. Aujourd'hui nous trions les déchets, ou plutôt nous nous en débarrassons dans un système de traitement dont nous ignorons tout, dans l'auto-illusion d'un recyclage pourtant peu probable (voir graphique ci-dessous), ce qui finalement ne représente pas une grande différence en termes de pensée magique.



Selon les chiffres du Ministère de la transition écologique et du développement des territoires, moins de 15 % des déchets ménagers sont recyclés ou compostés (*source*).

Le supermarché, avec sa structure et ses codes spécifiques, amplifie l’aliénation consumériste portée par l’objet. *(Nicolas VIGIER)*

Cette opacification portera également sur l’originel, le parcours de l’objet, avan

t
qu
’i
l
n’
ar
ri
ve
à
po
rt
ée
de
no
tr
e
dé
si
r.
Il
se
mb
le
ra
it
en
ef
fe
t
qu
e
de
no
mb
re
ux
ob

jets tombent du ciel. Deux exemples. La brique de lait s’est auto-produite dans le

rayon du supermarché, où je la découvre. S'il n'y avait le dessin de la vache (forcé

ment sympathique) sur la face avant, on aura pu croire que c’est le rayon qui en au

rait en quelque sorte nuitamment accouché. Cette montre connectée est mystérie

usement apparue dans ma boîte aux lettres quelques jours après avoir cliqué su

r
un
bo
ut
on
su
r
le
si
te
d’
Am
az
on
.
La
tr
on
ch
e
du
li
vr
eu
r,
ou
so
n
ac
ce
nt
,
sa
ns
pa
rl
er

de
ses
s
ho
ra
ir
es
ou
de
sa
ré
mu
né
ra
ti
on
?…
n’
ex
is
te
nt
pa
s.
Le
s
fo
rç
at
s
du
tr
av
ai
l
qu
i,

en Chine ou au Vietnam, ont assemblé et emballé l’appareil … n’existent pas. Les ma

chines hypersophistiquées produisant les microprocesseurs et les enjeux géostr

at
ég
iq
ue
s
au
to
ur
de
ce
tt
e
fi
li
èr
e
…
n’
ex
is
te
nt
pa
s.
Le
s
mo
ns
tr
ue
ux
ra
va
ge
s
en
vi

ro
nn
em
en
ta
ux
,
le
s
ma
la
di
es
,
le
s
dé
pl
ac
em
en
ts
de
po
pu
la
ti
on
s
li
és
à
l’
ex
tr
ac
ti

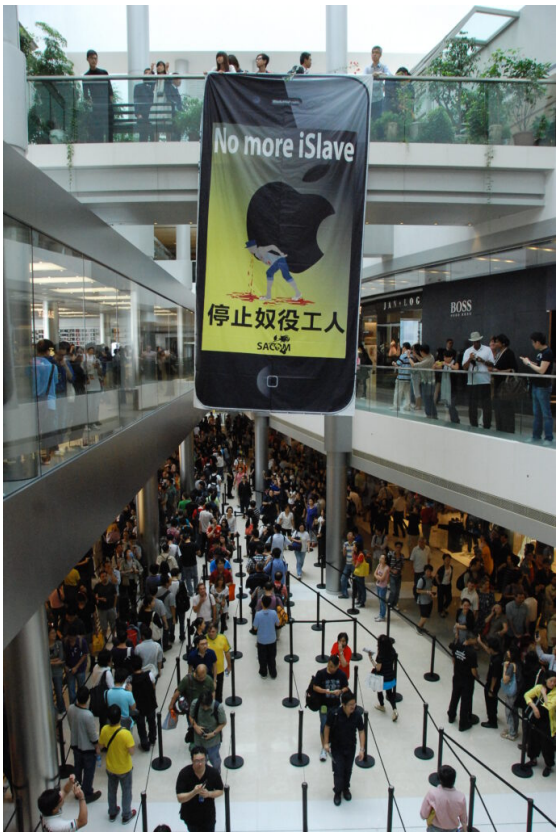
on
de
s
mi
ne
ra
is
…
n’
ex
is
te
nt
pa
s.
La
ma
fi
a
de
s
tr
an
sp
or
ts
ma
ri
ti
me
s,
la
lo
gi
st
iq
ue

mondiale avec ses millions de contenteurs, ses infrastructures portuaires géante

s, ses milliards de kilomètres parcourus par des poids lourds … n’existent pas.

Une opacité des objets donc, à l’aune de laquelle nous pouvons mesurer le côté ir

rationnel et autonome du désir.



L'objet, ensuite, exerce une fonction de **renforce**

Désir parfois contesté (ici de par les souffrances engendrées par la production de l'objet) en adoptant les codes de communication propres à la publicité. *Protest outside the new Apple Store in Hong Kong for ignoring its suppliers' severe labor abuse issues* (source: SACOM).

ment des structures socio-économiques en place. D’une part il accentue bien souvent

t
la
di
vi
si
on
ge
nr
ée
de
s
tâ
ch
es
do
me
st
iq
ue
s
(l
’e
xe
mp
le
cl
as
si
qu
e
–
ma
is
qu
i
fo
nc

ti
on
ne
to
uj
ou
rs
-
de
la
pe
rc
eu
se
po
ur
mo
ns
ie
ur
et
de
l’
as
pi
ra
te
ur
de
ta
bl
e
po
ur
ma
da
me

). Mais il suscite également diverses formes de dépendance et d’aliénation, ainsi

que nous l’avons vu un peu plus tôt avec la voiture ou le smartphone. L’objet nous

force à nous acquitter de diverses dépenses liées à son acquisition, son entretien

ien ou à son fonctionnement, alimentant ainsi la machine économique destinée à

produire toujours davantage de plus-values financières, dirigées vers un nombre re

st
re
in
t
de
bé
né
fi
ci
ai
re
s,
do
nt
il
ac
cr
oî
t
dè
s
lo
rs
la
pu
is
sa
nc
e
(a
ug
me
nt
an
t
co
ns

équemment la capacité de peser sur nos choix, et c’est reparti). La relation entr

e
dé
si
r
et
sy
st
èm
e
ca
pi
ta
li
st
e
né
ce
ss
it
er
ai
t
bi
en
d’
au
tr
es
dé
ve
lo
pp
em
en
ts
,
au

xquelsilnenousestpaspossibledenouslivrericiUnematièrepourunprochainar

ti
cl
e.

L'objet, enfin, opère **une hétéronomisation des individus et des groupes**. Cet énoncé apparaît en contradiction avec le concept d'objet libérateur : ma voiture c'est ma liberté, le gps me rend plus libre de circuler, le lave-vaisselle me libère du temps pour vivre. Mais la voiture me force d'abord à dégager des moyens financiers importants, m'incluant d'office dans un système coercitif d'emploi, crédit, etc. Elle exige la mise en place de stratégies de rangement (parking, garage), de nettoyage, d'entretien, de contrôle technique. Elle suscite la création de lieux interdits aux transits non mécanisés (autoroute, parking). Le gps contrairement à la carte ne m'offre qu'une vision microscopique du territoire dans lequel je me déplace, complètement digitale, virtuelle (toute analogie avec le territoire ayant disparu), des images affichées en permanence remplaçables et remplacées. Le territoire se réduit à un espace traversé en allant du point A au point B, le gps me privant de toute relation à celui-ci, de toute possibilité d'enrichissement. Une fois hors service (panne, couverture satellitaire défaillante), il m'abandonne au milieu d'une terra incognita.

Il est jusqu'à nos démarches d'émancipation qui peuvent se trouver perverties par l'objet et son désir. Aurions-nous, par exemple, le souhait de nous assurer une certaine autonomie alimentaire en cultivant un potager ? Aussitôt surgit une offre inépuisable d'objets qui bien vite nous apparaîtront comme désirables : terreau, semences, plants, outils manuels, outils motorisés, brouettes, bâches, filets, films, voiles de forçage, serres, couches, piquets, tuteurs, produits de protection contre les maladies ou les nuisibles, etc.

Karl MARX// évoquait le fétichisme de la marchandise. Nous sommes peut-être allés plus loin encore en montrant l'aliénation profonde que représente le désir. Nous bouclons

la boucle en quelque sorte, qui nous ramène à l'individu.

Désir narcissique

Désirer avoir c'est désirer être : être celui que je ne suis pas, c'est-à-dire moi + l'objet, une fantasmatisation d'un moi 'meilleur', 'augmenté' dirions-nous, soulagé de ses angoisses, valorisé socialement. Libéré aussi, temporairement du moins, de la tension du désir en cours. Une fois le désir éteint, le fantasme se dégonfle en général assez rapidement et l'on se retrouve avec l'objet dépouillé de l'aura dont on l'avait inconsciemment entouré, et surtout une frustration de type narcissique donc, une tension qui très vite se portera sur un autre objet et grandira avec le désir de celui-ci. Le désir, une stratégie de l'ego ? Désirer avoir ne serait pas l'amour de l'objet mais la tension vers un soi plus aimable (dans le miroir, le selfie ou le regard de l'autre). Une attitude particulièrement sollicitée dans un monde où l'individu narcissisé est érigé en modèle.

C'est à peu près ce que nous disait, René GIRARD « Tout désir est désir d'être » (Quand ces choses commenceront…, Paris, Arléa, 1994). Le père de la théorie mimétique, à laquelle nous nous sommes intéressés un peu plus haut, souligne ainsi l'aspect métaphysique du désir et l'on comprend mieux l'impossibilité qu'il y aurait à satisfaire définitivement celui-ci.

Désir et désir d'existence

> *J'apprends à vouloir tout et à n'attendre rien, guidé par la seule constance d'être humain et la conscience de ne l'être jamais assez*
>
> *Raoul Vaneigem Nous qui désirons sans fin.*

Serions-nous occupés ici à instruire à l'envers du désir un dossier exclusivement à charge ? A considérer celui-ci comme

le mal absolu dont il nous faudrait, si d'aventure la chose s'avérait faisable, nous défaire ? Les développements auxquels nous nous sommes livrés dans une bonne part de cet article pourraient le laisser croire. On sent confusément pourtant que le désir c'est aussi la vie, l'absence totale de désir constituant une sorte d'état de mort psychique.

Creusant au plus profond, nous découvrons en effet un désir fondamental, le désir d'exister. Pas seulement le désir de vivre plutôt que de mourir, mais le désir en quelque sorte de déploiement de notre existence en tant qu'être vivant. Sur un plan lexical, si le terme de désir se définit en premier, c'est le chemin que nous avons suivi jusqu'ici dans l'article, par l'attirance de l'objet (« aspiration profonde de l'homme vers un objet qui réponde à une attente »), il existe une seconde acception du terme, vu alors comme une « aspiration instinctive de l'être à combler le sentiment d'un manque, d'une incomplétude ». Ici nulle mention de l'objet mais on se réfère par contre à l'instinct, donc à une composante fondamentalement innée (ce qui n'est vraisemblablement pas le cas de l'attrait suscité par le nouvel iPhone SE). Le manque évoqué serait d'un ordre plus existentiel. Une telle aspiration peut être explorée selon divers éclairages et innombrables sont les écoles philosophiques, religions ou pratiques commerciales qui se sont donné pour mission de répondre à l'incomplétude dont il est question, avec des bonheurs on ne peut plus variables. Dans l'esprit où se construit ce blog, cette aspiration devrait nous inspirer lorsqu'il s'agira de comprendre quelle est la force qui, du plus profond de notre être, nous pousse à résister à la catastrophe.

S'il est un système philosophique qui intègre intimement cette notion du désir d'existence, c'est bien celui développé au milieu du XVIIème siècle par Baruch SPINOZ, lequel a forgé le concept de 'conatus', que l'on peut définir par l'effort (de l'individu) de persévérer dans son être.

Proposition 6 : Toute chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être.

Proposition 7 : L'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien de plus que l'essence actuelle de cette chose.

Baruch Spinoza, Éthique, 3ème partie (1677)

On voit que l'absence d'une telle tension, de ce désir existentiel fondamental, équivaut à la négation de l'existence, à la mort. Le désir dont il est question ici est consubstantiel de l'existence même, il est partie intégrante du principe de vie. Ainsi nous parle Raoul VAN EIGEM dans la citation qui introduit le présent chapitre. **C'est la captation par l'objet du désir de développer nos existences, sous des formes et selon des processus divers, ainsi que nous l'avons longuement détaillé dans les chapitres qui précèdent, qui nous introduit dans l'aliénation.**

Le terme 'effort' doit être reconsidéré

« L'énergie qui fait existence. C'est cette énergie qu'il nous faut retrouver, développer, partager » – dans l'article '[L'énergie qu'il nous faut]'.

avec attention. Nous avons évoqué jusque là le désir, et voici que SPINOZA convoque

l’
ef
fo
rt
.
Ne
se
ra
it
-
ce
pa
s
co
nt
ra
di
ct
oi
re
 ?
Il
no
us
fa
ut
co
mp
re
nd
re
qu
e
le
dé
si
r

de
pe
rs
év
ér
an
ce
da
ns
l’
êt
re
ne
s’
éc
ou
le
pa
s
ai
sé
me
nt
co
mm
e
l’
ea
u
du
ru
is
se
au
,
da
ns

le
se
ns
de
la
pe
nt
e.
Si
ce
tt
e
as
pi
ra
ti
on
es
t
co
ns
ub
st
an
ti
el
le
à
no
tr
e
ex
is
te
nc
e,
el

le
se
he
ur
te
né
an
mo
in
s
à
de
mu
lt
ip
le
s
ob
st
ac
le
s,
ta
nt
ex
té
ri
eu
rs
(c
on
tr
ai
nt
es
ph
ys

iq
ue
s,
gé
og
ra
ph
iq
ue
s,
so
ci
al
es
,
et
c)
qu
’i
nt
ér
ie
ur
es
,
en
pa
rt
ic
ul
ie
r
l’
én
er
gi
e

qu
’i
l
fa
ut
dé
pl
oy
er
au
x
fi
ns
de
pe
rs
év
ér
er
da
ns
so
n
êt
re
.
La
mé
ta
ph
or
e
én
er
gé
ti
qu

e
d’
ai
ll
eu
rs
,
ce
ll
e
qu
i
po
ll
ue
to
uj
ou
rs
no
s
im
ag
in
ai
re
s
de
pu
is
la
ma
ch
in
e
à
va

peur, est sans doute inadaptée à l'exploration de tel processus. Nous tenter on

s
pe
ut
-
êt
re
d’
au
tr
es
ap
pr
oc
he
s
da
ns
un
pr
oc
ha
in
ar
ti
cl
e.

En attendant, nous comprenons déjà que l’actualisation de cette aspiration profonde de notre être nous coûtera. Mais nous pressentons tout autant qu’en faire l’économie reviendrait à la négation de ce que nous sommes, au refus d’embarquer dans le flux de l’existence. Les termes du choix s’éclaircissent. Au cours d’ une errance solitaire sur l’ Ighil M’Goun, m’était venue cette sensation, presque physique telle que vécue là-haut, de la nécessité de ‘voir grand’, d’une ambition. « Le terme inquiète ? Effectivement, ambition et démesure sont les deux mamelles des pires fourvoiements

humains. Mais j'use ici du terme, souvent péjoratif donc, dans une acception secondaire, au sens du « désir d'accomplir, de réaliser une grande chose, en y engageant sa fierté, son honneur ». Fierté et honneur étant un peu trop narcissiquement connotés à mon goût, la définition des « grandes choses » étant plus que relative, le terme de « désir », simple à première vue, me paraissant nécessiter de futures explorations soutenues, j'userai donc du terme 'ambition' comme d'une « tension vers un accomplissement ». » Nous y sommes aujourd'hui, dans cette « exploration soutenue » qu'à l'époque j'appelais de mes vœux. Il ne s'agit donc nullement d'une ambition d'ordre économique ou social, il ne s'agit pas non plus de la réalisation d'un soi narcissique, inépuisable fonds de commerces pour coaches et psys, nous avons dit « tension vers un accomplissement ». Nous y reviendrons certainement une autre fois.

« Une tension vers un accomplissement » dans l'article 'Voir grand'.

A mi-parcours

Partis d'un distinguo entre l'animal et l'homme, nous avons tenté un essorage des concepts de besoin et de désir. Nous nous sommes ensuite aperçus que le désir n'appartient pas à l'individu x comme lui appartient sa rate ou sa rotule droite. Nous touchons maintenant du doigt les questions du libre arbitre ou de la liberté, voire de l'individuation. Ces thèmes sont inévitables dans la recherche engagée, mais nous poserons ici la limite de notre investigation du jour sur cette face de la montagne. A poursuivre dans un prochain article donc.

Néanmoins, nous comprenons déjà que le désir exerce sur notre existence un pouvoir déterminant mais aussi qu'il n'est pas strictement nôtre mais socialement, culturellement et économiquement orienté, fléché. Enfin nous avons appris à distinguer désir d'objet (rappelons le, bien plus large et bien plus impliquant qu'une simple aspiration à la possession) et désir d'être, ou plus précisément désir de persévérer dans son être, afin de différencier celui-ci du volet narcissique du désir de l'objet. Nous avons observé l'articulation de ces deux concepts.

Après une approche plutôt statique du désir, au moyen d'une analyse de type sémantique pourrions nous dire, plus structuraliste et même métaphysique ensuite, il pourrait se révéler profitable de tenter une démarche plus dynamique de celui-ci, ses mouvements, ses transformations. A quoi pourrait ressembler une 'économie', un 'ordonnancement' du désir ? Penchons-nous sur la trace de celles et ceux qui nous ont précédés dans cette voie.

Ordonnancements du désir, un équilibre instable entre manque et puissance

> *La plupart de nos désirs sont à réinventer. Tout l'art consiste à les rapporter à la vie, en sorte qu'ils reprennent leur cours sans que les barrages ordinaires les fassent refluer sous le signe de la mort.*
>
> *Raoul VANEIGEM (ibidem)*

“Jouissez sans entraves”, Henri Cartier-Bresson, mai 1968, Rue de Vaugirard (source)

Réinventer nos désirs ? Le militantisme situationniste a bien connu mai 68, lorsque

les murs invitaient à jouir sans entraves. Jouir sans entraves, assouvir nos dé

sirs sans entraves. La rigidité du carcan social et moral de l'époque pourrait expliq

ue
r
la
ra
di
ca
li
té
du
sl
og
an
ma
is
il
n’
es
t
pa
s
in
in
té
re
ss
an
t
d’
en
sa
is
ir
la
(p
et
it
e)

histoire. En 1966 paraît le fascicule ‘De la misère en milieu étudiant’ publié par

l’internationale situationniste, à laquelle participait déjà le philosophe belg

e. L’opuscules’étale sans complaisance sur la situation misérable des étudiant

s et leurs avenirs tout s tracés de ‘petits chefs’ au service du capitalisme. Et de

conclure en appelant à une révolution prolétarienne festive. « Le jeu est la rati

onalité ultime de cette fête, vivre sans temps mort et jouir sans entraves sont le

s seules règles qu'il peut connaître ». Même si ce n'était nullement le propos des

situationnistes, il semblerait que cet appel ait surtout été compris sur le pl

anse xuel par des étud iant s issu s pour la plu part (c ’éta it la règl e à l’ép oq ue)

d’une moyenne et petite bourgeoisie aux mœurs étriquées et à la morale austère.

Après s’être épuisés au lit (ou ailleurs) ou lorsd’assemblées générales foutra

questinterminables, lancé quelques pavés vers des CRS qui feraient bien rigoler

r
le
s
‘r
ob
oc
op
s’
qu
e
no
us
co
nn
ai
ss
on
s
au
jo
ur
d’
hu
i,
s’
ap
er
ce
va
nt
fi
na
le
me
nt
qu
’i

ls
re
me
tt
ai
en
t
en
qu
es
ti
on
de
s
pr
iv
il
èg
es
so
mm
es
to
ut
es
bi
en
ap
pr
éc
ia
bl
es
,
un
av
en

ir finalement plutôt confortable, une fois le printemps passé, se trouvant fort dépo

ur
vu
s
lo
rs
qu
e
la
bi
se
fu
t
ve
nu
e,
la
pl
up
ar
t
d’
en
tr
e
eu
x
en
qu
il
la
bi
en
sa
ge
me
nt
l’

orniè re de papa et maman et s’en al la bosser pour le patron, à moins que, veste reto

urnée, toute honte bue, ils ne se reconvertissent, tel Dany-le-rouge, enchantr

es du libéralisme. Ainsi que l'écrit Serge LATOUCHE « Il est apparu par la suite

quelaliquidationdesracines,desidentitésetdesinterdits(…)àlasuite

de Mai-68 était, pour une large part, conforme au programme ultra-libéral de de

st
ru
ct
io
n
de
s
li
en
s
so
ci
au
x
et
de
s
co
ll
ec
ti
fs
,
qu
i
a
tr
io
mp
hé
av
ec
l’
ac
ce
ss
io

n
au
po
uv
oi
r
de
Ma
rg
ar
et
TA
TC
HE
R,
en
19
79
,
ce
qu
i
ex
pl
iq
ue
qu
e
ce
rt
ai
ns
ex
-
so
ix
an

te
-
hu
it
ar
ds
se
so
ie
nt
pa
rf
ai
te
me
nt
re
co
nv
er
ti
s
da
ns
le
bu
si
ne
ss
»
(R
em
em
be
r
Ba
ud

rillard, Fayard, 2019). Margaret THATCHER, rappelons-le, c'est « There's no such

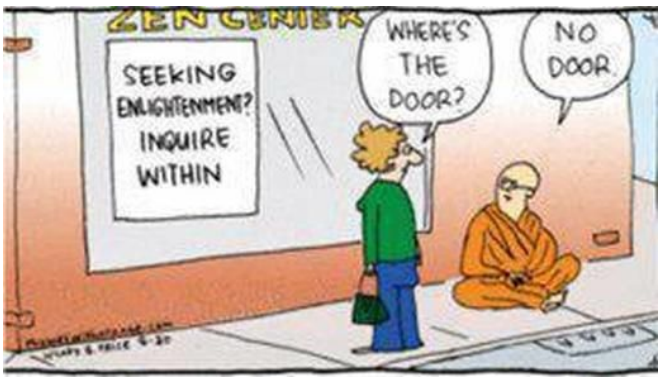
thing as society. There are individual men and women and there are families »

.

Réinventer nos désirs n'est donc pas une mince affaire et dépasse largement le niveau des coucheries. Libérer le refoulé n'est pas réinventer nos moteurs. Nous percevons à quel point la colonisation de nos imaginaires nous maintient au sein d'une boucle dans laquelle le désir joue le rôle de la locomotive lancée à toute bringue sur le circuit miniature circulaire de notre existence. Quelle(s) forme(s) pourrai(en)t prendre, non pas une soustraction à, mais peut-être une émancipation du désir ?

Le désir du Bouddha

« Les quatre nobles vérités à l'origine du bouddhisme sont : la vérité de la souffrance ou de l'insatisfaction inhérente, la vérité de *l'origine de la souffrance* engendrée par le désir et l'attachement, la vérité de la possibilité de la *cessation de la souffrance* par le détachement, entre autres, et finalement la vérité du *chemin menant à la cessation de la souffrance*, qui est la voie médiane du noble sentier octuple« .(wikipedia). Siddhartha GAUTAMA, édictant ces quatre nobles vérités lors du premier sermon qui suivra son éveil, désigne bien le désir comme l'origine de la souffrance. S'affranchir du désir pour supprimer cette souffrance en s'efforçant de se détacher de celui-ci constitue une démarche qui entre en collision frontale avec ce que nous avons compris, avec l'aide de SPINOZA, du désir de déployer son existence, propre à tout être (conatus). Il nous faudrait suivre la voie médiane, dont la dénomination ne doit pas laisser à penser qu'il s'agirait de ce qu'un esprit occidental 'mainstream' considérerait comme un 'juste milieu'. Il ne nous est évidemment pas possible de rendre justice ici à ces thèses par une présentation détaillée. A côté du détachement du désir, l'absence de soi et l'impermanence constitueraient les premiers pas dans le noble sentier.



source inconnue

Imagination-nous interrogeant un quidam dans la file devant le camion du boucher sur le

marché. Notre objectif consiste à évaluer au tour de nous le degré de compréhensio

n
du
me
ss
ag
e
du
Bo
ud
dh
a.
Pr
em
ie
r
in
te
rl
oc
ut
eu
r
:
«
C’
es
t
ze
n
le
bo
ud
dh
is
me
et
c’

es
t
co
ol
d’
êt
re
co
ol
(d
e
pl
us
la
te
in
te
sa
fr
an
de
la
ro
be
du
mo
in
e
s’
ac
co
rd
e
va
ch
em
en

t
bi
en
à
la
pe
au
cu
iv
ré
e
de
so
n
cr
ân
e
br
il
la
nt
).
De
gr
é
zé
ro
.
In
te
rl
oc
ut
eu
r
su
iv

ant: « J’ai compris que ma souffrance provient de mes désirs, il me faut éliminer le

désir ». Degré un. Dernier interlocuteur : « Mon désir d'éliminer le désir ét

ant lui-même un désir je suis pris dans un f***** g paradoxe ! » . De gré de ux . A ch

ac
un
d’
en
tr
e
no
us
ma
in
te
na
nt
de
dé
co
uv
ri
r
le
s
tr
oi
si
èm
e,
qu
at
ri
èm
e
…
xè
me
de
gr
és

.
Le
de
ns
e
hé
ri
ta
ge
qu
e
no
us
la
is
se
GA
UT
AM
A
ne
po
ur
ra
ja
ma
is
se
ré
du
ir
e
à
un
‘h
ow
to

’. Pas de didacticiel ici, mais une démarche personnelle nécessairement très impl

iquante. La pertinence de cette pensée pour le sujet qui est le nôtre aujourd’hui,

au regard de nos visées à moyen ou long terme également, ne fait à mes yeux aucun do

ut
e.
No
us
y
re
vi
en
dr
on
s
do
nc
ce
rt
ai
ne
me
nt
lo
rs
du
tr
ai
te
me
nt
d’
au
tr
es
pr
ob
lé
ma
ti
qu

es
.
Pa
ss
on
s
ma
in
te
na
nt
à
un
e
pr
op
os
it
io
n
d’
éc
on
om
ie
du
dé
si
r
re
ss
or
ta
nt
d’
un
e

toute autre inspiration, une approche rationnelle, tout en contrastes avec celle

du Bouddha. Mais n’est-ce pas de la différence que naît la compréhension ?

Recouvrer et élargir notre puissance d’être

Voir ‘Colonisation mentale du capitalisme, imaginaire decorseté’ dans l’article ‘[Pilule bleue ou pilule rouge ?](#)‘.

La relecture fouillée de Baruch SPINOZA et son œuvre d’un formalisme quasiment ma

th
ém
at
iq
ue
pa
r
un
éc
on
om
is
te
co
nt
em
po
ra
in
br
il
la
nt
et
ph
il
os
op
he
po
in
ti
ll
eu
x,
Fr
éd

éric LORDON, nous assure une moisson de développements percutants. S'intéressan

t
au
co
nt
ex
te
sp
éc
if
iq
ue
de
la
re
la
ti
on
sa
la
ri
al
e
(q
ui
dé
pa
ss
e
la
rg
em
en
t
le
se
ul
sa

la
ir
e)
,
LO
RD
ON
no
us
ex
pl
iq
ue
(d
an
s
Ca
pi
ta
li
sm
e,
dé
si
r
et
se
rv
it
ud
e,
La
Fa
br
iq
ue
,

2010) comment celle-ci permet un enrôlement du conatus par le désir-maître patron

al
,
se
lo
n
un
e
la
rg
e
pa
le
tt
e
de
st
ra
té
gi
es
,
ce
ll
es
-
ci
ay
an
t
év
ol
ué
au
co
ur
s
de

l’
hi
st
oi
re
du
sa
la
ri
at
po
ur
en
ar
ri
ve
r
à
la
si
tu
at
io
n
qu
e
no
us
co
nn
ai
ss
on
s
au
jo
ur

d’
hu
i
de
mo
bi
li
sa
ti
on
to
ta
le
de
l’
in
di
vi
du
,
y
co
mp
ri
s
da
ns
se
s
af
fe
ct
s
jo
ye
ux
,

l’
al
ig
ne
me
nt
co
mp
le
t
du
co
na
tu
s
su
r
le
dé
si
r-
ma
ît
re
.
L’
ex
pl
oi
ta
ti
on
de
s
pa
ss
io

ns
co
nt
en
ue
da
ns
la
re
la
ti
on
sa
la
ri
al
e
pr
oc
èd
e
pa
r
co
li
né
ar
is
at
io
n,
l’
ob
je
ct
if
ét

an
t
de
fo
rc
er
l’
al
ig
ne
me
nt
du
ve
ct
eu
r
d,
fi
gu
ra
nt
le
dé
si
r
de
l’
in
di
vi
du
,
su
r
le
ve

ct
eu
r
D,
le
dé
si
r-
ma
ît
re
,
te
l
qu
e
fi
xé
pa
r
l’
en
tr
ep
ri
se
/
pa
tr
on
/
ac
ti
on
na
ir
es

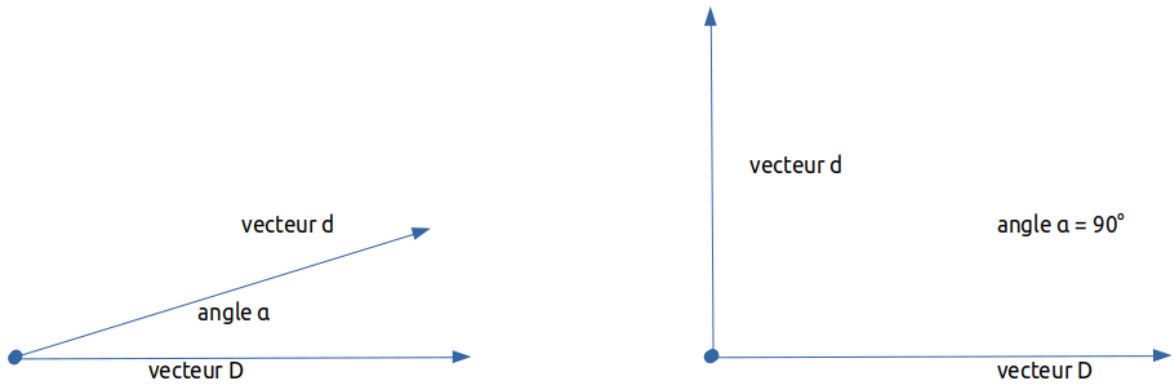
.
Nous observons donc un détournement, géométriquement représentable, de notre

puissance d’être. Mais LORD ON designale que « Lorsque les deux efforts sont or

th
og
on
au
x,
l’
an
gl
e
qu
e
fo
nt
d
et
D
es
t
dr
oi
t,
so
n
co
si
nu
s
es
t
nu
l
et
la
dé
pe
rd
it

io
n
es
t
to
ta
le
:
le
co
na
tu
s
es
t
ma
xi
ma
le
me
nt
ré
ti
f
et
ne
la
is
se
au
cu
ne
po
ss
ib
il
it

é
de
ca
pt
ur
e
au
dé
si
r-
ma
ît
re
 »
.



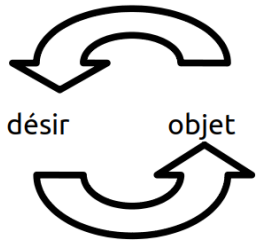
A gauche: alignement (partiel) de d sur le vecteur D (désir-maître), plus l'angle α est faible, plus le désir est aligné sur le désir-maître. A droite: perpendicularisation, le cosinus de l'angle alpha (colinéarité) est nul. (Schéma adapté de LORDON, Capitalisme, désir et servitude).

Dévoyant quelque peu cette analyse, nous nous permettrons de la reformuler dans le contexte de notre relation au système des objets. Ce qui n'est pas sans rapport bien entendu, la relation salariale (formalisée par un contrat de travail ou en mode dégradé si vous bossez comme livreur chez Ubereat ou comme ouvrier du bâtiment au Quatar) étant, dans une société capitaliste, l'unique médiation possible entre désir et

système des objets (le don, le troc, l'échange, le prêt, la jouissance partagée et autres infantilismes pouvant s'assimiler à des perversions résiduelles à réduire). L'exacerbation des passions, caractéristique, nous l'avons vu, du système des objets, consiste à forcer l'alignement du désir de l'individu sur le désir-maître, c'est-à-dire la perpétuation et le développement à l'infini du système des objets (assurant la rente du capital).

Comment sortir de cet alignement ?, c'est la question à se poser dans nos réflexions sur une économie du désir. LORDON nous propose des « devenirs perpendiculaires », par l'invention et l'affirmation de nouveaux objets de désir, que nous situerions en-dehors du système des objets, de nouvelles directions dans lesquelles s'efforcer, autres que celles indiquées par le vecteur D. Notre aliénation est celle d'un fixation étroite, rétrécie, nous aveuglant à tout ce qui serait situé au-delà de ce champ étroit. L'émancipation à laquelle nous invite LORDON est une défixation. Non pas moins de désirs, ou moins intenses, mais orientés différemment, hors du champs étroit convenu par le système des objets et son infrastructure.

Éloge de la sobriété



Nous nous sommes longuement

étendus au cours des premiers chapitres sur la boucle désir/objet. Il nous est

apparu que si le désir fait entrer la quête et puis l’objet dans notre existence, l’ob

jet ensuite appelle le désir (sira pidement renaissant après l’assouvissement

),
l’
ob
je
t
ap
pe
ll
e
l’
ob
je
t
(e
nt
re
ti
en
),
l’
ob
je
t
en
fi
n
et
pe
ut
-
êt
re
su
rt
ou
t
s’

insère dans un système fonctionnel, social et sémiotique dans lequel il nous entraîne

, précipitant notre aliénation. Celle-ci opère souvent avec un effet déclique

t: chaque étape que nous franchissons dans l’asservissement aux objets constituer

a un obstacle à l'inversion du processus.

(source inconnue)

La désaccoutumance des objets, la dé

sa
cc
ou
tu
ma
nc
e
de
la
po
ss
es
si
on
pl
us
gé
né
ra
le
me
nt
,
a
un
no
m
:
la
so
br
ié
té
.
Il
ne
no

us
se
ra
pa
s
po
ss
ib
le
au
jo
ur
d’
hu
i
de
no
us
ét
en
dr
e
su
r
un
co
nc
ep
t
qu
i,
ap
rè
s
la
do
ct

rine du Bouddha, mérite rait lui aussi bien mieux que quelques lignes, d’autant qu

’il y est souvent fait recours d’une manière superficielle et/ou peu conséq

uente. Le terme, on en convient, n’est guère sexy. Il ne fait pas rêver. Etc’est

bien là qu’est l’os dans la mesure où il nous faudra partir reconquérir/libérer les

imaginaires. GAUTAMA, le Bouddha, nous propose de chercher dans le détachement la ce

ssation de la souffrance et donc la joie. S’affranchir de l’emprise du système des

objets, s'alléger dans la non possession, nous rend bien plus disponibles pour dé

velopper notre effort d’existence (pour reprendre une terminologie spinozienn

e)
.
J’
ai
na
rr
é
ai
ll
eu
rs
co
mm
en
t
no
us
re
ss
en
to
ns
un
ac
cr
oi
ss
em
en
t
de
li
be
rt
é
et
de

dynamisme lorsque nous arrivons à nous extraire pour un bref laps de temps du système

e
de
s
ob
je
ts
,
co
mm
e
da
ns
un
e
lo
ng
ue
tr
av
er
sé
e
en
so
li
ta
ir
e
en
ha
ut
e
mo
nt
ag
ne
.

Et j’ai dressé tout autant le constat de la rapidité avec laquelle nous redescendons (d

e
no
tr
e
tr
ip
d’
ém
an
ci
pa
ti
on
)
dè
s
qu
e
no
us
re
de
sc
en
do
ns
(d
e
la
mo
nt
ag
ne
).
Ce
ll
es

et ceux qui ont depuis longtemps débarrassé leur existence de la prégnance de l’ob

jet témoigneront d’une joie et d’une libération de puissance plutôt que d’un manq

ue ou d’un e dé so la ti on .

Une sobriété vécue telle une libération enthousiasmante plutôt que comme une perte, voilà l’un des pans de notre imaginaire en construction. En le branchant tout autant sur une vision spinoziste que sur le chemin proposé par le bouddha. D’autres voies encore, certainement, restent à découvrir.

Il y a donc du pain sur la planche. Les quelques pistes que nous venons d’explorer relativement à ce que je dénommais une économie du désir nous ouvrent tant de perspectives susceptibles de nous hisser hors de nos ornières, de faire tomber quelques une des œillères que nous portons avec nous. Nous mesurons tout autant la difficulté du chemin à parcourir. Laissons le soin de nous délivrer quelques encouragements à Raoul VANEIGEM dont le parler épicurien, radical, poétique et libertaire porte une énergie créative communicative.

> *Il s’agit non seulement de nous ressaisir mais de nous reconstruire à chaque instant d’une existence qui nous condamne comme êtres de désirs et prétend nous sauver comme produits de l’économie.*
>
> *Nous qui désirons sans fin.*
>
> *Tout désir de vie est un désir sans limite.*
>
> *Idem.*

> *L’émancipation et l’affinement des désirs disposent par leur gratuité d’une arme absolue contre l’économie. Ce que je veux vivre n’a pas de prix.*
>
> *Idem.*

Il est évident qu’aucune conclusion ne trouverait place ici tant le sujet est vaste et complexe bien entendu mais également au regard des nombreuses ouvertures suscitées par nos réflexions, vers de futurs développements. Il y a donc en vue plus de perspectives que de conclusions, et c’est sans nul doute très bien ainsi.

Apocalypse now ?

5 mars 2023

A mesure que s’imposent, presque jusqu’au dernier des malvoyants, les évidences des crises écologiques et donc tout autant sociales et économiques dans lesquelles nous avons commencé à bien nous engluer déjà, nous sommes invités, après avoir fait preuve de lucidité tardive, à formater notre vision du lendemain (et donc ipso facto celle d’aujourd’hui tout autant) à l’image du collapsus, de l’effondrement civilisationnel. Chaque époque a peut-être droit à son fantasme eschatologique (1). A reconnaître également, les yeux humblement baissés, notre responsabilité collective d’espèce humaine dans le désastre en cours, plus encore si vous êtes l’un de ces **fucking boomers**. A nous préparer enfin à l’au-delà car, s’il n’y a plus de perspective de vie (heureuse) ici-bas, dans le monde difficile d’aujourd’hui, soyons certains que l’apocalypse se chargera de nous nettoyer tout cela, après que nous ayons bien sûr affronté l’inévitable catharsis (punition pour nos péchés) de la crise. Ce dur cap passé, nous jouirions

d’un monde pur, débarrassé des multiples casseroles cabossées qu’il traîne derrière lui. Amen.

‘Amen’ parce que tout cela dégage à mes yeux, à mes narines plutôt, des effluves marquées de religiosité. C’est bien une croyance révélée, que nous sommes invités à partager? Cela sent les histoires que l’on raconte le soir aux bobos pour qu’ils dorment tranquilles et surtout continuent à bien se tenir et à consommer (bio et local, of course). Et ça fonctionne, tant est impérieux, incontournable, le besoin de nous raconter des histoires. La société humaine ne peut fonctionner qu’en mettant nos vies en histoires. Le récit officiel a du plomb dans l’aile ? (celui qui parle de progrès, de croissance, de l’humain sublime sommet de la création, et tout ça), qu’à cela ne tienne, voici venir le nouveau récit, celui dont nous avions besoin, celui qui va nous réunir tous ensemble sur le même bateau.

Karim DUVAL nous explique (à sa façon !) comment faire du business avec la catastrophe.

Ce que nous devons penser est écrit. On a même songé à notre désespoir face aux temps cruels qui s’annoncent (et qui ont déjà bien commencé pour certains). Infatigable commercial du concept Collapsus (on aurait bien envie d’y ajouter un ®), le télégénique Pablo SERVIGNE nous explique en effet comment vivre l’apocalypse comme un ‘happy collapse’ (2). Le discours se découvrant des affinités avec les méandres du système, il est en train de passer du statut de challenger à la plus haute

marche du podium. En quelques années notre mythe social s'est ainsi prestement adapté à la nouvelle donne et maintient inchangée la structure.

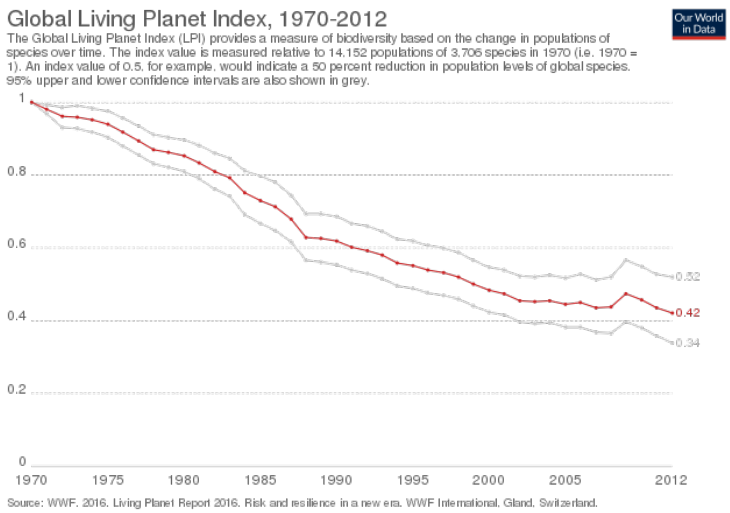
Je pourrais en rester là, j'aurais écrit ce que l'on nomme 'un billet d'humeur', avant de passer à autre chose. Et c'est ici que le lecteur superficiel ou impatient, coutumier des analyses à l'emporte-pièce pratiquées par les éditorialistes à la télé, va nous lâcher. L'occasion me paraît belle en effet de **rentrer dans les détails du discours social en cours d'adaptation afin de tenter de cerner au mieux ce qui se planque derrière**, à quoi (qui) servent tous ces beaux mots. Mais aussi ce que nous pourrions en apprendre sur notre humanité …

Les limites de la concentration étant ce qu'elles sont, j'ai choisi de diviser cet article assez copieux en deux parties. Nous débuterons ici en confirmant que nous ne faisons pas de science-fiction, que le processus a bien démarré. Puis nous réglerons le sort des concepts fumigènes de Développement Durable et de Transition. Nous verrons ensuite comment la structure sociale se montre particulièrement exposée. Nous constaterons également l'incurie de l'universel solutionnisme technologique, seule piste officiellement en lice pourtant. Nous ferons enfin le constat de l'inimaginable solidarité sociale au cours de la catastrophe. Dans un second article, nous chercherons quels sont les mots qui nous enferment et quels sont ceux qui nous permettent d'aborder la problématique de manière ouverte et autonome. Les différents pièges une fois démontés, il nous restera à ouvrir les yeux sans ciller …

La catastrophe est en cours

Nous y sommes, il ne faut pas se leurrer. C'est une erreur de s'imaginer que ce concept de catastrophe nous projette dans le futur. Une grave erreur de perspective, rédhibitoire, qui, en nous voilant les enjeux et processus à l'œuvre, éloigne par

là-même toute perspective d'intervention pertinente. Au contraire, 'Apocalypse **now**', en insistant sur le second terme. La catastrophe est en cours, seule notre position au milieu du courant nous empêche de voir le torrent qui nous emporte de plus en plus vite.



Crédit: wikimedia commons
(cliquer pour agrandir)

Les causes principales en sont connues : changement climatique (dont l'origine anthropique fait la quasi unanimité chez les scientifiques depuis un moment déjà), perte dramatique de bio-diversité, raréfaction des ressources (hydrocarbures, minerais, terres rares, etc). Ces causes exercent aujourd'hui déjà bien des effets délétères sur l'écosystème. Ces effets à la fois pèsent de manière sensible sur les conditions d'une vie humaine autonome, nous allons le voir de suite, mais ils suscitent également un retour sur les facteurs déterminants. Ainsi, par exemple, le dépassement du pic pétrolier détermine la recherche de nouvelles ressources comme les sables bitumineux, dont l'exploitation déclenchera de nouveaux effets sur l'eau, la bio-diversité et le changement climatique (émission de méthane). Ces dernières années permettent à chacun de constater l'augmentation de la température moyenne, c'est quelque chose de palpable. Mais ce que nous ne palpons pas, ou très peu encore, ce sont les effets indirects sur le cycle de l'eau, la propagation des maladies, les conflits armés (3), ou la production agricole. Ils sont là néanmoins.

Sans oublier à quel point les images surmédiatisées du koala et de la forêt en feu ou de l'ours blanc et de l'iceberg occultent d'autres réalités et nuisent à une compréhension de la situation et des enjeux.

Comme souvent, les inégalités géographiques sont prégnantes. Certaines régions du monde sont déjà fortement impactées et, au-delà de cela, la vie quotidienne de centaines de millions de personnes aujourd'hui ressemble à s'y méprendre aux craintes qu'affichent les collapsos pour leur avenir de petits bourgeois occidentaux: ni médecin, ni sécurité alimentaire, confort domestique rudimentaire (pas de chauffage, pas d'eau courante ni d'électricité ni de toilettes ni de combustible fossile à prix accessible)(4). Ceci étant dit, si à nos portes nous ne voyons pas (encore) aujourd'hui d'inondations à grande échelle ni le déplacement massif de populations par centaines de milliers d'individus ou la perte de vastes territoires agricoles , nous ne pouvons ignorer la manière dont nous sommes déjà, ici et aujourd'hui, soumis au régime de la catastrophe. Plutôt que d'embarquer dans l'aventure futurologique, puisque les premiers coups de bélier résonnent sur nos portes, observons comment nous réagissons en tant que groupes humains. Nous devrions en retirer des indications utiles sur la direction que prend la pente …

Il me faut d'abord lever le lièvre de la transition (pour ensuite le tirer sans pitié, désolé!).

Mais il me faut d'abord lever le lièvre de la transition (pour ensuite le tirer sans pitié, désolé pour les âmes sensibles !). La Transition écologique (la majuscule n'est pas exagérée pour ce sésame de la novlangue), un concept télégénique et bien utile pour régler le problème. Faire la nique à la catastrophe et permettre à ceux qui en ont encore les moyens de continuer à plus ou moins bien vivre plus ou moins en paix pendant plus ou moins longtemps. Désolé pour l'approximation de tous ces 'plus ou moins', mais ces mots fourre-tout n'ont pas été créés pour la clarté de la compréhension, c'est juste

pour la com. N’en demandons pas trop non plus au terme de ‘Transition’, qui récemment a remplacé le tout aussi creux ‘Développement Durable’, lequel commençait un peu à faire bibelot inutile qui prend la poussière sur un meuble. Coulés dans le moule de nos institutions, comme le Commissariat Général au Développement Durable (créé en 2008), lequel a d’ailleurs publié en 2015 une « Stratégie nationale de transition écologique vers un développement durable (SNTEDD) », dont on a pu mesurer les effets en termes de profondes transformations de notre modèle économique et social (5), les deux concepts sont assurés de ne pas faire trop de vagues. Et quand bien même ces deux concepts ne seraient pas totalement creux, il est bien trop tard pour ce type de rustines, depuis le temps qu’ils sont de tous les discours ! (6).

Si la définition du concept n’est pas très claire, son utilité socio-politique en revanche l’est parfaitement et nous servira en fait à le définir pragmatiquement. La Transition c’est l’ensemble des dispositifs établis pour que se maintienne en place, mutatis mutandis, la croissance économique (découplée

de la croissance de l'exploitation des ressources par le miracle de la démultiplication des pains) ainsi que le système de drainage qui va avec, collectant et dirigeant la majorité des richesses ainsi produites vers les poches de quelques uns . Maintenir le système en place malgré les coups de boutoirs climatiques et autres, tel est le challenge. Et on doit constater que cela fonctionne plutôt bien puisque, malgré tous les appels de scientifiques ou de personnes publiques, les multiples pétitions et actions en justice (7), les centaines de milliers de marches et manifestations de par le monde, les conventions (citoyennes ou non), les rapports du GIEC, les alertes lancées par les ONG et centres d'étude de tous poils, les admonestations de Greta, les grand-messes internationales, les préoccupations sincères de la Ministre relativement aux cotons tiges en plastique, malgré tout cela donc, et bien rien n'a fondamentalement changé. Rien en tout cas de l'ordre du minimum nécessaire à faire dévier significativement la trajectoire catastrophique. On conviendra qu'il n'est guère excitant d'utiliser un terme qui dès la naissance porte une si belle brassière de faux-cul. Mais ce n'est pas là que réside la raison ultime de mon rejet du terme. La raison c'est qu'aucune transition ne sauvera rien du tout si ce n'est peut-être quelques patrimoines privilégiés (et tout ce qui va avec bien entendu). Il n'y a rien à transitionner en fait, rien n'est à préserver. Ce sont les structures profondes de la société qui doivent se transformer face aux défis que nous affrontons, et non un certain nombre de modalités pratiques, généralement d'ordre technologique d'ailleurs. Sans parler de la structure profonde de l'humain lui-même, question qui sera peut-être abordée plus loin (en seconde partie).

Il conviendrait sans doute dès lors de parler de bifurcation plutôt que de transition. Mais des carrefours nous en avons déjà manqués un certain nombre, à foncer sans fin droit devant. Et plus nous allons plus le passage se fait étroit …

Les premières manifestations de la catastrophe en cours impactent fortement la structure sociale

L'observation qui de prime abord s'impose, c'est celle de la **grande sensibilité du sociétal**. Les premières manifestations de la catastrophe en cours impactent fortement la structure sociale et son fonctionnement, même lorsqu'elles n'ont au départ guère d'influence directe sur ceux-ci. Ainsi la Covid19, affection virale dont l'origine est liée comme tant d'autres à la pression en forte croissance exercée par l'humanité sur les écosystèmes , si elle impacte considérablement notre organisation sociale durant les épisodes pandémiques, modifie également celle-ci en profondeur sur le moyen terme : montée en nuisance, euh en puissance pardon, des plateformes de commerce en ligne, disparition d'activités sociales (dont on a récemment appris avec intérêt le caractère 'non essentiel'), modification des pratiques dans l'enseignement ou les entreprises, etc. Mais s'allonge également la liste des effets socio-économiques : mise en grande difficulté des étudiant(e)s issu(e)s de milieux modestes, paupérisation croissante de la population, accentuation des disparités patrimoniales, fragilisation des services publics, etc. (8).

Le niveau sociétal est également directement impacté par le **solutionnisme technologique**, que j'évoquerai un peu plus loin. Dans l'exemple traité ici de la pandémie en cours, il s'agit plus particulièrement de son volet sécurisation et contrôle ou restriction des comportements : surveillance par caméras et drones du respect des 'consignes sanitaires', applications pour ordiphones (9), attestations de déplacement, etc. En attendant probablement le passeport sanitaire électronique et les restrictions d'accès à des services ou bâtiments publics pour les personnes qui ne seraient pas vaccinées. La substitution actuelle de nombreux échanges physiques (en présentiel, dans la novlangue) par des échanges virtuels (en distanciel) augmente la dépendance à un interface technologique qui nous était déjà plus ou moins imposé jusque

là et face auquel les inégalités sont criantes (illectronisme d'une partie significative de la population, disparités sociales et géographiques dans l'accès à un matériel coûteux et/ou la maîtrise d'un langage et de codes communicationnels spécifiques, etc). Voilà, entre autres, ce que ce coup de bélier sanitaire nous apprend sur la grande sensibilité de notre vivre ensemble aux premières manifestations de la catastrophe.

Dans un registre bien différent, mais toujours dans une relecture d'épiphénomènes actuels, rappelons-nous que la naissance du 'mouvement' social des 'gilets jaunes' à l'automne 2018, est historiquement liée à un projet d'augmentation des taxes sur le gasoil, s'inscrivant – dans le discours gouvernemental en tout cas – dans la lutte contre le réchauffement climatique (TICPE). Elle montre à l'évidence le caractère inégalitaire des mesures libérales de réaction à la catastrophe en cours et comment celles-ci accentuent considérablement les fractures de l'édifice social.

Le chevalier blanc du solutionnisme technologique ou quand la réponse ajoute encore un problème au problème

A une refondation ambitieuse d'une politique, basée sur une analyse approfondie de la complexité d'une problématique, on préférera toujours la solution 'ad hoc', soit technologique (tirée du chapeau hautement intéressé des entreprises spécialisées qui n'entretiennent pas pour rien un contingent de lobbyistes et de think tanks) soit législative (spécialité française: un problème = une loi, d'où un mikado de textes), soit enfin une délicieuse articulation des deux niveaux. C'est la bonne vieille méthode de l'emplâtre sur la jambe de bois. Ça ne mange pas de pain, ça occupe les médias et les conversations à la machine à café, ça permet de gagner du temps et de placer ses pions.

Ce que nous nous voyons proposer / imposer aujourd'hui ce sont des solutions technologiques et même, dans la plupart des cas,

des solutions technologiques ‘end of the pipe’. Une emplâtre ‘high tech’, qui s’intègre donc harmonieusement au grand récit du progrès (avant on disait ‘technique’, maintenant on dit ‘technologique’) comme à celui d’une société ‘starteupeuse’. Les gestionnaires aux commandes ont pour fonction de maximaliser les retours sur investissements et, quand on rencontre un problème, on le vire de la route en faisant appel à des techniciens de haut vol, hyper pointus, qui sont, ça tombe bien, formés à résoudre les problèmes qu’on leur présente. Si possible en les regardant en tenant à l’envers la lorgnette parce que le bidule-machin qu’ils vont créer (xième algorithme, chimère génétique, création nanotechnologique, etc) lui ne ‘fonctionne’ évidemment que dans un univers simplifié (ce qui d’ailleurs signifie bien souvent inhumain). Et c’est ainsi que l’on se retrouve avec des solutions qui s’attaquent à une problématique en s’adressant à ses symptômes les plus manifestes, ou à ceux que l’on a choisi de retenir, parfois dans la plus grande opacité, ignorant ses racines et la complexité qui la sous-tend.

Qui plus est, toute problématique étant par nature mouvante, la solution qui s’adresse à certaines de ses manifestations aujourd’hui se trouvera dès demain dépassée, voire contre-productive. Le principe qui consiste à tout changer (des épiphénomènes) pour que rien ne change (dans les prises d’intérêts des classes dominantes) non seulement nous fait perdre un temps précieux (et dans cette mesure restreint peu à peu l’éventail des choix qui s’offrent à nous) mais surtout nous pousse plus loin encore dans une voie qui chaque jour se révèle plus inquiétante. C’est ce principe, nous ne pouvons que le constater, qui est à l’ouvrage aujourd’hui dans ces premiers temps de la catastrophe. Et il n’y a aucune raison pour que cela change.

Affiche des blessés – Gilets Jaunes – janvier 2019 (source: Reporterre)

S'il est un domaine où ce cette règle s'applique à l'évidence, c'est celui du **contrôle social**. Le constat (documenté plus haut) de la grande sensibilité du système social aux changements en cours n'est évidemment pas une invention de l'auteur de ces lignes. D'autres l'ont bien perçu et en ont tiré les conclusions. Il n'est que de voir comment en quelques années s'est développé l'arsenal des dispositifs de surveillance et de contrôle social (10) , les moyens matériels et humains mis à disposition des 'forces de l'ordre', les dispositions législatives, last but not least, qu'elles soient relatives au fichage des citoyens n'ayant commis aucun délit, à la liberté d'information, d'expression ou de manifestation, à la censure sur les réseaux sociaux, au traitement judiciaire, etc. C'est bien d'un renforcement par l'État des dispositifs coercitifs destinés au maintien de l'ordre social existant qu'il s'agit. Dans cette stratégie, celui-ci révèle son rôle essentiel, qu'il n'est pas prêt à abandonner, contrairement à d'autres, moins régaliens sans doute. C'est dans cet élément de contexte qu'interviendront les étapes à venir de la catastrophe.

Les technologies de contrôle social que nous connaissons aujourd'hui dans nos régimes 'démocratiques' et que j'évoquais plus haut en sont encore à un stade limité, non tant du fait d'une incapacité technologique qu'en raison de la problématique de leur acceptabilité. Ayant connu un développement à vitesse exponentielle au cours des dernières années, les technologies de surveillance, reconnaissance

faciale en tête, sont aujourd'hui couplées à la technologie de l'intelligence artificielle, s'appuyant elle-même sur le développement hallucinant des capacités de stockage de données. Les horribles rejetons de cette hybridation sont déjà à voir, pas sur notre sol, mais en Chine. La technologie du contrôle social qui y est mise en œuvre renvoie aux amusettes de jardin d'enfant les fantasmes panoptiques d'un Estrosi (11). Ouf, nous ne vivons pas en Chine, dira-t-on. Bravo d'abord de tant de compassion pour le peuple chinois. Et, surtout, nous en reparlerons très bientôt, une fois que les coups de boutoir répétés que nous entendons déjà ébranler les portes de notre précaire édifice social auront fait tomber les derniers masques. La peur, l'arme numéro un des gouvernements, suscitée, amplifiée, hystérisée par les médias, comble à toute vitesse le fossé de l'acceptabilité, voire de la désirabilité de ces technologies. Et pour le reste on impose, pourquoi se gêner puisque de toute façon les réactions sont si faibles ? Voilà les dispositifs qui se mettent en place aujourd'hui alors que nous glissons dans la catastrophe.

La sécession des riches

Rien de tel pour accroître la cohésion d'un groupe social que de lui trouver un ennemi commun. Nous verrons plus loin que cette règle ne s'applique guère en l'espèce, en tout cas pour les possédants. Alors que l'on peut à de nombreux égards considérer que ceux-ci portent plus que d'autres la responsabilité de la situation, il apparaît que nombre d'entre eux appliquent l'éternel 'business as usual' (12) et que se mettent en place les conditions d'une sécession quasiment physique de la part de celles et ceux qui, sans doute, doivent faire le calcul que les biens et le pouvoir dont ils disposent les mettront à l'abri des conséquences de la catastrophe (13). Nous examinerons plus loin cette question, sous le titre 'Tous sur le même bateau ?' (dans la seconde partie de la présente disputaison). Il est certain en tout cas que la catastrophe n'a pas débuté sous le signe de la solidarité générale …

Et quand le monde des entreprises transnationales nous annonce ‘La Grande Réinitialisation‘, un objectif concerté, en toute opacité, mélangeant allègrement institutions transnationales, fonds d’investissement, politiciens nationaux et des organisations privées comme le Forum Économique Mondial, d’où toute notion de création collective est évidemment absente, c’est qu’ils ont des projets pour nous … cela n’a rien de rassurant ! (14). En cette période de peur du lendemain et d’invisibilité du sur-lendemain, où chacun se retrouve privé du collectif, nous sommes plus malléables. Et ils le savent.

Nous avons vu que la catastrophe exerce déjà ses effets aujourd’hui. Nous avons observé comment les réajustements industriels, financiers, politiques et sociétaux en cours nous offraient une grille de compréhension pour appréhender la suite de celle-ci : éclatement du système social, précarisation croissante, glissement de l’État vers l’autoritarisme et la répression, intégration de plus en plus marquée des existences dans le système technologique, diffusion accélérée des technologies de surveillance, contrôle et coercition et enfin séparatisme des classes dominantes. Mais dans cette tentative de comprendre ce qui est à l’œuvre, il nous faut encore nous efforcer de saisir au plus près ce concept de changement catastrophique. C’est ce que je m’efforce de faire dans la *seconde partie de cet article*.

---

*(1) Il y a quarante ans, en construisant le nid familial, l’auteur s’était très sérieusement interrogé sur l’opportunité d’y aménager un abri anti-atomique (c’était l’époque de la **crise des euromissiles**). Diverses fin du monde sont possibles …*

(2) P. Servigne, R. Stevens et G. Chapelle, Une autre fin du monde est possible, vivre l’effondrement (et pas seulement y survivre), éd. Seuil, coll. Anthropocène, 2018.

(3) Welzer Harald. 2009 (2008). Les Guerres du climat. Pourquoi on tue au XXI e siècle.

(4) *En 2017, plus de 2 milliards de personnes n'avaient pas accès à l'eau potable à la maison, plus du double ne disposait pas d'un dispositif d'assainissement fiable (source OMS).*

(5) Ironie, hélas … mais aussi 'reductio ad absurdum', tant est patente l'inefficacité de ces concepts et plus encore des 'machins' institutionnels (souvent onéreux) élaborés sur ces bases.

(6) Auteur d'un des tous premiers cris d'alerte (1972) sur la trajectoire folle que nous avions commencé à suivre (The Limits to Growth), Denis MEADOWS, affirmait en 2015, « Il est trop tard pour le développement durable » (In Sinaï Agnès. Penser la décroissance. Politiques de l'anthropocène. Paris : Presses de sciences-Po. 195-210).

(7) Notable exception, aboutissement de la démarche menée par quatre associations, soutenues par une pétition ayant rassemblé 2.3 millions de signatures , l'Affaire du Siècle, dont on attend avec intérêt un aboutissement concret. Mise à jour 04.02.21: la plainte déposé au Tribunal Administratif a (très partiellement) abouti. Plus d'informations ici.

(8) *https://onpes.gouv.fr/*

(9) *Si je refuse l'appellation de 'smartphone', ce n'est pas pour des raisons de conservatisme linguistique mais parce que le terme trompeur de 'téléphone intelligent' (smartphone) cache la réalité d'un objet qui est plutôt un ordinateur (très marginalement maîtrisé par son utilisateur) qui permet également de téléphoner.*

(10) https://technopolice.fr/ *ou* *https://www.laquadrature.net/surveillance/* Observation beaucoup plus anecdotique, en visionnant il y a peu le documentaire de C. ROUAUD, « Tous au Larzac », je ne pouvais m'empêcher de trouver presque attendrissants les policiers et gendarmes des années soixante-dix, aussi éloignés des robocops actuels et de leurs tactiques guerrières que mon potager l'est d'un champs brésilien de soja OGM.

(11) Maire de la ville de Nice, championne nationale en la matière

(12) La fonte de la banquise ? Belle opportunité: on peut y organiser des croisières de luxe ou prospecter de nouveaux gisements. Un million de Français viennent de basculer sous le seuil de pauvreté ? Super, on va leur développer des gammes (vêtements, alimentation) encore plus cheap ou mettre sur le marché des produits bancaires spécifiques. Un petit profit multiplié par un million de pauvres, ça fait beaucoup d'argent !

(13) Par exemple: https://escapethecity.life/bunkers-de-luxe-super-riches-et-effondrement ou https://www.courrierinternational.com/article/enquete-la-nouvelle-zelande-ultime-refuge-des-ultra-riches

(14) Il est trop facile de crier au conspirationnisme ! D'autant que, ici comme c'est de plus en plus le cas, ils ne prennent pas la peine de cacher leurs

intentions.